

Journal d'Agriculture

ET

TRANSACTIONS

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

MONTREAL, SEPTEMBRE, 1850.

Nous avons vu plusieurs voyageurs américains dans ce pays, cette année, et quelques Canadiens qui ont été faire une tournée dans les Etats-Unis, et tous s'accordent à penser et à dire, que quant à ce qui régarde l'agriculture, le Canada est plus avantage qu'aucun des Etats de l'Est de l'Union Américaine, à part des hivers, qui peuvent être plus longs et plus rudes que dans quelques-uns de ces Etats; et il n'y a pas à douter que cette bonne opinion du Canada ne soit correcte. La seule déduction à faire, est relative au blé d'automne, que nous n'avons jamais cultivé sur un plan étendu. Nous avons cependant vu, cette année, un très beau champ de blé d'automne sur la terre de James Logan, écuyer, dans le voisinage de Montréal; c'était, à tous égards, une récolte supérieure. On pourra dire que l'hiver dernier a été très favorable au blé d'automne, et que le succès, dans de telles circonstances, ne peut être regardé comme une règle générale. Nous croyons que si la terre était bien égouttée et préparée comme il convient, le blé semé à temps (au plus tard avant la mi-septembre,) et suffisamment couvert en sillons, à la herse ou la charrue, il réussirait bien dans le Bas-Canada. Ce qu'il y aurait le plus à craindre, ce serait que les plantes ne fussent arrachées du sol, le printemps, par des gelées et dégels alternatifs, si la terre n'avait pas été bien égouttée. On est pourtant sujet au même inconvénient dans les Etats-Unis, mais on y sème de bonne heure sur des terres mises en jachère d'été, et le blé a le temps de s'enraciner fortement dans le sol

avant le commencement de l'hiver. Nous ne pouvons admettre que notre pays soit inférieur à une autre partie quelconque de l'Amérique du Nord; au contraire, nous ne doutons nullement que ce qu'il y en a de défriché et de cultivé ne soit capable de donner un plus grand produit en grains et bestiaux, arpent pour arpent, qu'une partie quelconque de ce continent, nonobstant la longueur et la sévérité de nos hivers. Si nous sommes en arrière ou en défaut, quant à nos produits agricoles, c'est notre faute, et le remède est entre nos mains. Le pays et ses produits ne doivent pas être estimés ou jugés d'après ce qu'ils paraissent être présentement, mais d'après ce qu'ils pourraient être. On trouve à redire à nos pâturages, à nos troupeaux, comme étant très inférieurs; mais s'il en est ainsi, ce n'est sûrement pas en conséquence de quelque infériorité dans la qualité naturelle du sol ou du climat, ou dans la race des animaux. Nous pourrions avoir ici des pâturages excellents et égaux, à ce que nous croyons, à ceux de tout autre pays, car nos terres produisent généralement du trèfle naturel, la première année qu'elles sont laissées en friche. Si nous avions de bons pâturages, qu'est-ce qui empêcherait d'avoir de bonnes prairies? et avec les uns et les autres, pourquoi n'aurions-nous pas de bonnes bêtes à cornes et à laine? Nous avons entendu des personnes se plaindre de nos animaux comme n'étant pas de grandes dimensions en chair et en os, hauts sur jambes, et à grandes cornes; mais cette espèce de grands animaux ne serait pas, selon nous, la plus convenable, non plus que la plus profitable au pays, dans quelque circonstance que ce soit. Les animaux de taille moyenne, à jambes courtes et petits os, seront toujours les plus profitables, comme les plus convenables à ce pays, et probablement à tout autre. Nous ne voulons pas qu'on entende que nous recommandons comme chose convenable et avantageuse, de n'entretenir que de petits animaux; nous voudrions seulement que nos animaux